

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jean Baptiste JACCOUD

Mes souvenirs de Collège (Suite) :  
Ma troisième année de collège (1861-1862)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1926, tome 25, p. 49-53

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

## Mes souvenirs de Collège

*(Suite).*

Ma troisième année de collège (1861-1862)

Quand je passai dans la classe de Grammaire, je trouvai un nouveau professeur et aussi quelques nouveaux condisciples. M. Revaz, devenu curé de Salvan, est remplacé à la tête du pensionnat par M. Bertrand, qui y restera longtemps et y déploiera de grandes qualités d'esprit et de cœur. En Grammaire-Syntaxe, nous avons un tout jeune professeur, M. Maret, très gentil et qu'on aimera beaucoup. On le connaissait déjà, parce qu'il avait été inspecteur. Il ne devait rester professeur qu'une année. Longtemps curé, se perpétuant à Evionnaz, où les novices de l'Abbaye allaient le voir le jeudi et où je lui fis une

visite vers 1903, il finit, très âgé déjà, par rentrer à l'Abbaye comme Prieur. Il nous était arrivé en Grammaire de nouveaux condisciples : Joseph Clerc, de Nivelles, Pierre Delabays, du Châtelard, (Fribourg), César Franc, de Monthey. En Syntaxe, combiné avec notre classe, nous trouvions Ernest Girod, de Romont, plus âgé et développé que nous, Auguste Stockalper, de St-Maurice, Jean Décaillet, de Salvan, qui, de simple domestique, devenait élève et finit par être chanoine de l'Abbaye, Modeste Derivaz, de St-Gingolph, et Joseph Luder, de Sembrancher, bon dessinateur. Pour être plus nombreux, puisque, outre Badoud, Suard et moi, outre Rouvenaz et Wuilleret, il comprenait désormais Ernest Girod et Delabays, le groupe des Fribourgeois n'était pas plus compact qu'auparavant, et je me liais de plus en plus avec les Valaisans.

La tête de classe continuait à être formée d'Henri de Torrenté, Baptiste Gay et moi ; mais Baptiste Gay baisait visiblement. Parmi nous il y avait de la vie ; nous discussions beaucoup et, comme dans tous les petits centres où l'on est à l'étroit, nous cancanions. Ce n'est pas que les événements extérieurs manquaient d'intérêt ; mais on ne suivait que d'un œil distrait les péripéties de la guerre de sécession, en Amérique : nous étions naturellement pour les nordistes, qui voulaient la suppression de l'esclavage. Par suite des événements d'Italie, le prestige de Napoléon III baissait, malgré la campagne de Syrie, qu'on approuvait, et celle de Chine, qui nous semblait plutôt amusante, telle qu'elle était racontée par les journaux qui ne parlaient pas de l'opium. La débâcle de la banque du Valais nous permettait, à nous autres Fribourgeois, de relever la tête. Le nom de notre grand naturaliste Agassiz retentissait parfois, bien qu'il se fût donné aux Américains, aux sudistes ou esclavagistes. On nous fit, je ne me souviens plus à quelle époque de l'année, assister à une conférence de M. Troyon, de Lausanne, sur les divers modes de sépulture des peuples primitifs, conférence à conclusion spiritualiste, favorable au dogme de la résurrection des morts ; nous fûmes ainsi initiés aux

études archéologiques et préhistoriques. On commençait à entendre parler des glaciers, des blocs erratiques, et le mot de géologie retentissait à nos oreilles. C'étaient des horizons nouveaux qui s'ouvraient devant nous.

Mais la grande nouveauté qui m'attira dès lors, ce fut la poésie. En Grammaire, je ne fis que l'entrevoir ; en Syntaxe, je m'y engageai en plein, avec cette naïveté qu'y apporte l'écolier à l'âge de quinze ans. La poésie, c'était sans doute moins la versification, qui ne m'en prit pas moins beaucoup de temps et ne me fut certainement pas inutile, que la littérature sous toutes ses formes. Je fus poussé de ce côté par ma passion pour les poèmes d'Homère, que je relisais souvent dans les traductions de Bitaubé et de Rochefort, et quelque peu aussi par mon goût pour le dessin et pour le chant, et j'avais d'ailleurs trop d'imagination pour qu'il n'en fût pas ainsi.

En ce qui concerne les études, le grec se joignait désormais au latin, mais on ne l'étudiait pas avec beaucoup de zèle. La grammaire de Burnouf nous prenait du temps sans beaucoup d'utilité, et il eût mieux valu nous laisser avec notre Lhomond, ou nous donner un complément de Lhomond s'accordant avec lui et le continuant sans en modifier essentiellement le plan. Après l'Építome et le De Viris, c'était Cornelius Nepos et Phèdre, qui devaient nous mener à César et à Virgile. Il va de soi que dans César, nous eûmes à traduire le troisième livre de son *de Bello gallico*, où il s'agit d'Octodure et de Sergius Galba. Les Métamorphoses d'Ovide nous transportèrent en plein dans la mythologie, que mes lectures d'Homère m'aidaient à comprendre. Déjà en Grammaire nous eûmes des échos de la grande querelle des classiques païens et des classiques chrétiens qui divisaient les catholiques français. Sans se prononcer contre les classiques païens, nos professeurs accordaient quelque chose à l'autre parti. Nous avions, en Grammaire et en Syntaxe, comme manuel de religion, l'abrégé du *Catéchisme de persévérance*, de Mgr Gaume, l'un des partisans des classiques chrétiens. M. Maret savait tirer un bon parti de ce manuel : il l'expliquait avec beaucoup de vie et d'enthousiasme, et telle était l'intimité de ses causeries, que nous sortions

quelquefois de nos bancs pour nous grouper autour de son pupitre. Ce pupitre, je me souviens de l'avoir peint à l'aquarelle, éclairé par un rayon de soleil venant de la fenêtre.

Les examens publics, dont je n'ai pas encore parlé, furent, cette année, spécialement intéressants pour nous. La Commission des études, qui venait de Sion et siégeait trois jours de suite, fonctionnait froidement le matin, et non sans gaîté le soir, après le dîner de l'Abbaye. Elle prenait son rôle au sérieux et le remplissait, comme toutes les Commissions de ce genre, avec une certaine pédanterie. Pour donner plus de sérieux à l'examen, en le rendant aussi exact et aussi impartial que possible, elle avait décidé que les mêmes questions seraient posées à tous les élèves de la classe ; on les ferait entrer au fur et à mesure et, après avoir été interrogés sur toutes les branches, ils resteraient dans la salle, sans communication avec leurs condisciples non encore appelés. Les fenêtres, par où l'on aurait pu jeter des billets, étaient étroitement surveillées ; aucune supercherie ne semblait possible. Il faut remarquer que tous les professeurs, après avoir donné du travail, généralement un exercice écrit, à leurs élèves, leur recommandaient ensuite de rester bien tranquilles, puis assistaient à l'examen, qui commençait un peu plus tard que la classe. Or, les examens se faisaient dans la salle d'étude, qui était juste au-dessous de notre classe à nous, celle de Grammaire. Pour aérer la salle d'étude, on avait imaginé une sorte de cheminée en planches, qui, s'ouvrant au plafond, juste au milieu, passait le long du mur de notre classe et montait jusqu'au toit. Au commencement des examens, à peine notre professeur était-il sorti, que l'idée vint d'aller écouter à cette cheminée. Comme le bruit restait confus, l'un d'entre nous qui avait un perçoir fit aussitôt un trou où l'on introduisit un petit entonnoir en papier. Dès lors, pour peu qu'on approchât l'oreille de l'entonnoir, tout s'entendait parfaitement, les questions et les remarques de l'examineur, comme les réponses, les bégaiements et les sottises de l'élève. Un d'entre nous, fonctionnant

comme secrétaire, établit aussitôt la liste des questions. Nous profitâmes de l'invention pour notre classe ; quant aux autres classes, nous leur vendions la liste dès qu'elle avait pu être établie ; mais nous ne révélions à personne notre tour, de peur d'en perdre le profit. En général, à part le premier et le second élève, qui étaient plus ou moins embarrassés, les autres s'en tiraient merveilleusement, et les professeurs étaient ravis. Malheureusement, ce système d'examens fut abandonné l'année suivante, soit qu'il n'eût pas donné les résultats espérés, soit qu'on eût soupçonné quelque chose. Les études n'avaient d'ailleurs rien à y gagner et rien à y perdre ; pas plus alors que maintenant elles ne dépendaient d'une Commission gouvernementale.

Nous avons, du reste, d'autres distractions. On nous avait mis, Suard et moi, à raison de notre parenté, au dortoir d'en bas, dans la même chambre. Au dortoir d'en haut, chacun avait son compartiment, mais il était très petit, et on y entendait trop bien le sifflement du vent, très fréquent et très violent à St-Maurice, puis, si la musique des gouttes de pluie tombant sur le toit avec un bruit mat, avait bien des charmes, il ne m'ennuyait pas moins quelquefois. Désormais, nous occupions une véritable chambre, presque spacieuse ; Suard avait son lit au coin sud-ouest, et moi le mien au coin nord-est, contre le corridor. Mais le froid n'y était pas moindre, si bien qu'au gros de l'hiver il fallait, à notre lever, briser la glace qui s'était formée sur le pot d'eau. Mais on n'en dormait que mieux sur les sommiers en paille de maïs ; car nous n'avions pas d'autre matelas. Les rats évoluaient quelquefois sur le plancher, au clair de lune. Les vilaines bêtes se laissaient rarement prendre aux pièges que nous leur tendions, en faisant tomber sur eux une grosse malle. Nos voisins n'étaient pas mieux partagés que nous et, parfois, au milieu de la nuit, on organisait une chasse aux rats qui ne manquait pas de pittoresque, parce qu'on y arrivait de toutes parts et dans tous les costumes...

(à suivre)

Mgr JACCOUD  
ancien recteur de St-Michel.